

**PARASITISME ET LANGAGE : REGARD CRITIQUE SUR
L'INFECTIOSITÉ DU LANGAGE CHEZ JOHN LANGSHAW
AUSTIN**

**PARASITISM AND LANGUAGE : A CRITICAL VIEW ON
THE INFECTIOUSNESS OF LANGUAGE IN JOHN
LANGSHAW AUSTIN**

KOUAMÉ Yao Jacques

Assistant en Logique et Philosophie du Langage

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY

LASIC (Laboratoire Société, Individu, Culture)

Côte d'Ivoire

Date de soumission : 16/03/2026

Date d'acceptation : 20/05/2026

Pour citer cet article :

KOUAMÉ. Y. J. (2026) «PARASITISME ET LANGAGE : REGARD CRITIQUE SUR L'INFECTIOSITÉ DU LANGAGE CHEZ JOHN LANGSHAW AUSTIN», Revue Internationale du chercheur «Volume 7 : Numéro 2» pp : 463-488.

Résumé

Les actes de langage dont la performativité a été mise en évidence, par John. L. Austin dans sa philosophie du langage « ordinaire », sont un point de rencontre privilégié pour distinguer l'acte de langage normal, sérieux ou littéral et celui, d'une certaine manière, parasitaire anormal/non-sérieux/théâtral/poétique,... D'ailleurs, si l'on observe cette distinction, selon Austin, le langage parasitaire, en bon parasite, (anormal, non-sérieux ou fictif), cause des dommages importants chez l'hôte : il *étiole* l'usage normal du langage ordinaire dans son sens « performatif » (J. Austin, 1970, p. 55). C'est pourquoi il l'exclut de sa théorie de la performativité pour définir un langage normal et sérieux. Cette pensée sera reprise par son disciple John. R. Searle. Comme son maître, il accorde une primauté au langage ordinaire et démontre que l'usage parasitaire du langage dérive de la structure du langage ordinaire. Toutefois, dans sa critique d'Austin et de sa théorie du performatif, Jacques Derrida argue, via l'itérabilité (ou la citationnalité), que le parasitaire est inhérent à toute structure du langage, y compris dans la réalisation des énoncés performatifs. De même, bien avant lui, pour Ludwig Wittgenstein, vu que le langage est une diversité de jeux de langage, il est impossible de séparer rigoureusement le langage ordinaire, dit normal, du parasitaire. Le parasitaire parasite cette classification en montrant que le normal n'est qu'une forme de jeu de langage parmi d'autres, et non une fondation stable, rendant les frontières poreuses et la distinction théorique fragile. Alors, l'exclusion des usages parasitaires du langage (poétique, théâtral, fictionnel,...), par Austin, est-elle une nécessité méthodologique pour fonder sa théorie de la performativité ? Mais cette exclusion du parasitisme dans sa théorie ne limite-t-elle pas la compréhension du langage dans sa totalité ? Le parasitisme (fictionnel, littérarité, l'itérabilité) ne fait-il pas partie intégrante du langage ? Ces questions qui font office de problématique, seront articulées autour d'un plan ternaire inspiré par une démarche heuristique. Ainsi, le premier pan portera sur la philosophie du langage de John Austin pour qui le langage ordinaire, en un sens « performatif », se doit d'exclure toute énonciation littéraire qui rattachée au non-sérieux, au non sincère, à la citation et au langage figuré, est qualifiée de « maladie parasitaire » (J. Austin, 1970, p. 55) qui affecterait l'usage normal et sérieux du langage ordinaire. Le second sera consacré à la théorie de la fiction de Searle. Dans cette théorie, il s'agira de montrer que, en reprenant les travaux de son maître, pour Searle, le langage parasitaire (ou fictionnel) dérive de la structure du langage ordinaire. La dernière articulation entrevoit l'apport de Derrida et de Wittgenstein pour relever que le langage parasitaire est inhérent à toute structure du langage, y compris le sérieux, et de contribuer à asseoir *in fine* que le langage ordinaire n'est pas exempt de parasitisme.

Mots clés : anormal, (in)félicité, normal, parasite, performatif.

Abstract

Speech acts, whose performativity was highlighted by John L. Austin in his philosophy of "ordinary" language, are a privileged point of convergence for distinguishing between normal, serious, or literal speech acts and those that are, in a certain way, parasitic, abnormal/unserious/theatrical/poetic,... Moreover, if we observe this distinction, according to Austin, parasitic language, like any good parasite (abnormal, unserious or fictitious), causes significant damage to the host: it withers the normal use of ordinary language in its "performative" sense (J. Austin, 1970, p. 55). That is why he excludes it from his theory of performativity in order to define normal and serious language. This idea would later be taken up by his disciple John R. Searle. Like his mentor, he gives primacy to ordinary language and demonstrates that the parasitic use of language derives from the structure of ordinary language. However, in his critique of Austin and his theory of the performative, Jacques Derrida argues, via iterability (or citationality), that the parasitic is inherent in any structure of language, including in the realization of performative utterances. Similarly, long before him, for Ludwig Wittgenstein, since language is a diversity of language games, it is impossible to rigorously separate ordinary, so-called normal language from parasitic language. The parasitic parasitic this classification by showing that the normal is only one form of language game among others, and not a stable foundation, making the boundaries porous and the theoretical distinction fragile. So, is Austin's exclusion of parasitic uses of language (poetic, theatrical, fictional, etc.) a methodological necessity for establishing his theory of performativity ? But doesn't this exclusion of parasitism in his theory limit the understanding of language in its entirety ? Isn't parasitism (fictional, literariness, iterability) an integral part of language ? These questions, which serve as the problem statement, will be structured around a ternary plan inspired by a heuristic approach. Thus, the first part will focus on John Austin's philosophy of language, for whom ordinary language, in a "performative" sense, must exclude any literary enunciation which, linked to the unserious, the insincere, the quotation and the figurative language, is described as a "parasitic disease" (J. Austin, 1970, p. 55) which would affect the normal and serious use of ordinary language. The second will be devoted to Searle's theory of fiction. In this theory, the aim will be to show that, by taking up the work of his master, for Searle, parasitic (or fictional) language derives from the structure of ordinary language. The final point highlights the contribution of Derrida and Wittgenstein in pointing out that parasitic language is inherent in any language structure, including seriousness, and in ultimately helping to establish that ordinary language is not exempt from parasitism.

Keywords : abnormal, (un)felicity, normal, parasitic, performative.

Introduction

Au milieu du siècle dernier, l'interrogation philosophique sur le langage ordinaire a pris une importante dimension sous la houlette des philosophes de l'université d'Oxford. Ces penseurs, en accordant au langage ordinaire ses lettres de noblesses d'antan, ont mis en cause un des fondements de la philosophie analytique anglo-saxonne selon laquelle le langage a principalement pour fonction de décrire le réel à travers des énoncés affirmatifs. À l'origine, écrivent Bruno Ambroise et Sandra Laugier (2011, p. 11) : « Cette décision méthodologique s'adossait à un mouvement philosophique, dit « du langage ordinaire », qui contestait précisément la priorité donnée à l'analyse logique, en considérant qu'il y avait là une « erreur scolastique » consistant à prendre, à nouveau, les choses de la logique pour la logique des choses. » Selon ce mouvement, il faut d'abord voir que les énoncés ne sont pas simplement des représentations de la réalité mais des actions en elles-mêmes, capables de produire des effets concrets sur le monde. C'est une approche qui s'inscrit dans la redéfinition de la parole en tant qu'action qui va au-delà de la simple transmission d'information.

Alors, c'est en partant de cette perspective « réaliste » que John Langshaw Austin (re)découvre que le langage est employé pour faire de nombreuses choses, à savoir : parier, prier, féliciter, promettre, se marier, etc. Pour en rendre compte, Austin introduit le concept de « performatif » (J. Austin, 1970, p. 41). Ce concept récuse la séparation scolastique instaurée par la philosophie entre le domaine des propositions vraies ou fausses et le reste de nos phrases. Les énoncés performatifs ont pour qualité d'accomplir un acte par le procès de leur énonciation. Les énonciations performatives, comme « Je parie », « Je m'excuse » ou « Je jure » parce qu'elles constituent des actes (en prononçant ces paroles, je produis l'action qu'elles désignent) ne peuvent être dites logiquement vraies ou fausses, mais seulement réussies ou non, heureuses ou malheureuses. C'est une nouvelle manière d'analyser les énonciations performatives qui sera développée dans « la doctrine des *Échecs* » qu'Austin qualifie d'« Infélicités » (J. Austin, 1970, p. 48). De plus, il va baptiser du nom de « parasites », (J. Austin, 1970, p. 55) ces infélicités qui ont lieu lorsque les actes sont accomplis dans des contextes fictifs comme au théâtre ou dans un poème. Ceux-ci se distinguent de l'usage « normal » où les actes de parole sont pris dans leur contexte d'application réel.

Austin distingue ainsi le parler « normal » du parler « parasitaire ». De même, cette distinction se perçoit comme une distinction entre le langage (ordinaire) « normal » et le langage « anormal » et bien plus entre le langage « sérieux » et le langage « non-sérieux » ou

« fictif ». D'ailleurs, si l'on établit une distinction entre le langage normal et le langage parasitaire, cela sous-tend que le langage parasitaire, en bon parasite, (anormal, non-sérieux ou fictif), dépend du langage normal. Dès lors, pour Austin, ce langage parasitaire causerait des dommages importants chez l'hôte, c'est-à-dire chez le langage ordinaire. Il parasite l'usage normal du langage dans son sens « performatif » quand il opère selon des circonstances bien appropriées. C'est une idée qui sera partagée également par John Searle. Ayant poursuivi l'œuvre inachevée d'Austin et élaboré dans son sillage une théorie des actes de langage, il distingue les emplois de langage heureux ou malheureux, normaux ou parasites. Il formalise cette distinction dans son article "Le statut logique du discours de la fiction" (1975) et il considère la fiction comme un « simulacre » de règles dérivées de l'usage normal et littéral.

Soutenant dans son article "Signature événement contexte" (1971) que la distinction, entre le langage normal/sérieux et celui, d'une certaine manière, parasitaire, anormal/non-sérieux, est impossible, Jacques Derrida, critiquant Austin et sa théorie du performatif, argumente que pour qu'un énoncé performatif s'accomplisse, il doit être citable ou "itérable". Or, s'il peut être cité, il peut être parasité. Dans ce cas, le parasitisme, pour Derrida, n'est pas extérieur à l'acte performé, il est la structure même du langage. De même, bien avant lui, pour le second Wittgenstein, vu que le langage est une diversité de jeux de langage, il existe une étroite relation entre les jeux de langage typiquement fictionnels, non-sérieux et les autres jeux de langage qu'il a identifiés : on invente une histoire et on joue au théâtre sans se livrer du coup à des activités, telles que décrire un objet d'après son aspect, rapporter un événement, solliciter l'attention, remercier un ami, etc. Par conséquent, comme nous pouvons le constater, chez Derrida et chez Wittgenstein, le langage parasitaire n'est pas un dysfonctionnement accidentel du langage.

À cet effet, n'étant pas un dysfonctionnement accidentel du langage, le parasitisme (fictionnel, littérarité, l'itérabilité) ne fait-il pas partie intégrante du langage ? Telle est la question centrale de la présente contribution. L'intention fondatrice ici est de montrer que le langage n'est pas exempt de « parasitisme ». Autrement dit, il n'y a pas de langage "pur". Le parasitisme fait partie intégrante du langage. Pour ce faire, le questionnement suivant, en tant qu'il oriente la réflexion, est indispensable : l'exclusion des usages parasites du langage (poétique, théâtral, fictionnel,...), par Austin, est-elle une nécessité méthodologique pour fonder sa théorie de la performativité ? Mais cette exclusion du parasitisme dans sa théorie ne limite-t-elle pas la compréhension du langage dans sa totalité ? En mettant à contribution les

théories logiques, sémantiques et pragmatiques des actes de langage, Searle, par le biais du concept de fiction, ne propose-t-il pas une théorie de l'usage non-sérieux du langage qui s'oppose aux emplois de langage heureux et normaux, comme chez Austin ? En revanche, en refusant d'insérer le parasitaire, le non-sérieux dans le langage (ou des actes de langage), Austin et Searle ne reproduisent-ils pas un geste similaire à celui qu'ils critiquaient chez les logiciens et représentationnalistes du langage qui, estimant que l'essence du langage sert à décrire la réalité, ne s'intéressaient pas à l'emploi performatif du langage et le considéraient comme parasitaire ? En raison de l'itérabilité (ou de la citationnalité), chez Derrida, qui constitue la structure du langage, n'auraient-ils pas dû traiter le fictionnel, le parasitaire comme faisant partie intégrante du langage ? Dans ce cas, ne faudrait-il pas nous instruire de l'analyse wittgensteinienne des « jeux de langage » pour comprendre que le langage est protéiforme, c'est-à-dire qu'il est susceptible de prendre des formes sérieuses/normaux ou le non-sérieuses/anormaux/parasitaires, rendant ainsi les frontières entre le sérieux/normal et le non-sérieux/anormal/parasitaire poreuses, voire intenables ?

La démarche heuristique utilisée pour soutenir notre thèse se veut essentiellement exégétique et est organisée autour de trois principaux points. Le premier point aborde la fonction mouvante de la présence du parasite dans la philosophie du langage de John Austin. Pour ce dernier, le langage ordinaire, en un sens « performatif », normal et parfait, passe par l'exclusion de l'énoncé littéraire qui rattaché au non-sérieux, au non sincère, à la citation et au langage figuré, est qualifié de « maladie parasitaire » (J. Austin, 1970, p. 55) qui affecterait l'usage normal et sérieux du langage ordinaire. Le deuxième point met l'accent sur le fait que, en partageant, comme Austin, la distinction entre les emplois de langage heureux ou malheureux, normaux ou parasites, Searle argumente que le langage parasitaire (ou fictionnel) utilise les mêmes conventions que le langage sérieux, mais sans l'intentionnalité sérieuse. Le troisième point est consacré à Derrida et à Wittgenstein. En effet, il s'agit en premier lieu de voir de quelle manière le statut métaphorique du parasite de langage prend une ampleur conceptuelle dans la lecture que propose Derrida dans sa critique d'Austin (et de Searle). Pour ce dernier, le parasite apparaît effectivement comme un principe permettant de rendre compte d'une itérabilité (ou citationnalité) structurelle du langage, envisagé comme condition de possibilité de tout énonciation et, partant, de tout énonciation performative. En deuxième lieu, avec Wittgenstein, nous devons comprendre que le langage désigne un domaine diversifié de pratiques langagières sérieuses/normaux et non-sérieuses/anormaux ou parasites. Il n'y a pas de frontières rigides entre les jeux de langage sérieux/normaux et les jeux de langage non sérieux/anormaux. Les

frontières entre ces jeux de langage sont « floues », donc il est inutile de parler d'un langage « pur ».

1. LE LANGAGE ET LE PARASITE : DE L'INTÉRÊT POUR LE LANGAGE ORDINAIRE AUX MALADIES PARASITAIRES DU LANGAGE CHEZ AUSTIN

1.1. De l'intérêt pour le langage ordinaire à la découverte du performatif

Au milieu du siècle dernier, Austin, devenu philosophe à l'université d'Oxford, participe à l'animation du mouvement de la philosophie oxonienne dite « philosophie du langage ordinaire ». Laquelle philosophie manifeste beaucoup d'intérêt pour le langage ordinaire. C'est un intérêt qui vient de la certitude que le langage ordinaire est l'outil parfait pour saisir adéquatement le réel. En ce sens au travers de ce courant, pour Austin, écrit Gilles Lane (1970, p. 13), « le langage « ordinaire » n'est pas aussi banal qu'on serait porté à le croire. » Étant parfait et fondé « dans la pratique [ainsi que] dans l'histoire » (B. Ambroise, 2011, p.181), il est le médium par excellence qui permet l'accord des hommes qui l'utilisent pour parler et pour comprendre les faits vivants qui les entourent. Et, contrairement aux conceptions « orthodoxes » du langage (les conceptions apophantiques, logicistes et représentationnalistes), le langage ordinaire fournit une multiplicité d'énoncés qui permettent aux hommes de toujours pouvoir exprimer ce qu'ils voient, ressentent, entendent, etc., et d'ouvrir leurs yeux sur l'extraordinaire pluralité de la réalité vivante. Le langage ordinaire est donc parfait et riche.

C'est cette richesse et cette pureté du langage ordinaire qui permettent à Austin de prendre le contre-pied du « positivisme logique » (F. Récanati, 1970). Ce qui sous-tend, qu'il ne s'inscrit pas dans « l'illusion descriptiviste » des philosophes, des logiciens et des représentationnalistes, pour qui le langage, au travers des affirmations qui sont exclusivement soient vrais ou faux, (qu'Austin (1970, p. 39) préfère appeler « constatifs »), a pour fin de constater les états de choses et de décrire le monde. Il s'élève donc, écrit Catherine Kerbrat-Orecchioni (2016, p. 9), contre « l'illusion constative » et contre l'impérialisme de la sémantique « véri-conditionnelle » en mettant en pièces « le fétiche vérité-fausseté ». » Dès lors, l'enjeu premier des analyses d'Austin est de « « démythologiser » la notion traditionnelle de l'affirmation [statement] » (G. Lane, 1970, p. 19) qui ne rend pas compte de toute la multiplicité de la réalité langagière. Il y a un bon nombre d'énoncés produits dans le langage ordinaire qui ne sont pas réduits au principe du vrai et du faux, comme les ordres, les exclamations, les questions, « ainsi que les phrases qui expriment des commandements, des

souhaites ou des concessions » (J. Austin, 1970, p. 37). Par ailleurs, il y a certains énoncés, tout en étant semblable aux « constatifs », fonctionnent d'une toute autre manière, à savoir les énoncés « performatifs » (J. Austin, 1970, p.41).

Austin (1970, p. 41) en donne d'ailleurs des exemples :

(E. a) « Oui [je le veux] (c'est-à-dire je prends cette femme comme épouse légitime) »
_ ce « oui » étant prononcé au cours de la cérémonie du mariage.

(E. b) « Je baptise ce bateau le Queen Elisabeth » _ comme on dit lorsqu'on brise une
bouteille contre la coque.

(E. c) « Je donne et lègue ma montre à mon frère » _ comme on peut lire dans un
testament.

(E. d) « Je vous parie six pence qu'il pleurera demain. »

Comme nous le voyons, par ces exemples, produire ces énoncés ce n'est ni décrire ce qu'on est en train de faire, ni dire ce qu'on est en train de faire, mais c'est le faire. Entre autres, loin d'être utilisés pour décrire la réalité, ils sont utilisés pour la modifier : ils ne disent rien sur l'état présent ou passé du monde. Ils le changent ou cherchent à le changer, de telle sorte, qu'ils ne sont pas susceptibles d'être évalués en termes de vérité ou de fausseté. De par cette précision, Austin renverse complètement tous les critères positivistes du langage et, par-dessus tout le « sophisme descriptif » qui avait animé longtemps le débat théorique des positivistes logiques. Il entend donc élever au rang d'analyse philosophique une considération pragmatique qui veut que tous les énoncés ne se limitent pas à une fonction informative ou constative, mais prennent place également dans la performance d'acte dont l'énonciation, comme nous le signifie Austin (1970, p. 41), est « performative ».

Cependant, en développant ce concept de performatif, Austin distingue deux catégories de son énonciation : les performatifs explicites et les performatifs implicites (J. Austin, 1970, p. 62) ou primaires (J. Austin, 1970, p. 63). Un exemple de performatif explicite est l'énoncé : « Je promets que je serai là » (J. Austin, 1970, p. 90) qui vaut comme une promesse. Un exemple de performatif implicite (ou primaire) peut-être : « Je serai là » (J. Austin, 1970, p. 90). Dans le premier cas, l'acte performé est suffisamment défini. Car, cet énoncé porte une performativité qui est « marquée [par] un verbe performatif » (J. Austin, 1970, p. 86), le verbe « promettre », qui l'explicite et qui lui permet d'accomplir son acte à coup sûr. Or, à son opposé, dans le second cas, il est ambigu, étant donné que :

Si quelqu'un dit « Je serai là », nous pouvons demander : « Est-ce une promesse ? », et recevoir comme réponse « Oui », ou « Oui, je le promets » (ou « Je promets que... », « Je promets de... »); encore pourrait-on nous répondre seulement : « Non, mais je me propose d'être là » (qui exprime ou annonce une intention), ou « Non, mais je peux prévoir, connaissant ma faiblesse, que (probablement) je serai là ». (J. Austin, 1970, pp. 90-91).

Dans une telle condition primaire, nous n'arrivons pas à distinguer l'acte performé que le locuteur entend accomplir avec celui qu'il accomplit effectivement. Néanmoins, par analyse descriptive, à en croire Austin, les performatifs implicites peuvent passer aux performatifs explicites, à cause de ce que les seconds sont les dérivés historiques et logiques des premiers (J. Austin, 1970, p. 92, p. 101). Voyons par exemple : l'énoncé (1) « Fais la vaisselle ! » qui vaut un ordre est bien un performatif implicite qui peut donner un énoncé performatif équivalent comme l'énoncé (2) « Je promets de faire la vaisselle ce soir ». Cet énoncé (1), comme nous le voyons, transformé, nous donne un performatif explicite (2) dont la performativité est manifestée par « la marque du verbe performatif » : “promettre” qui « vise [...] à rendre explicite [...] l'action précise effectuée par l'énonciation. » (J. Austin, 1970, p. 85). Ce faisant, un performatif explicite et son performatif implicite ont, pour Austin, la même signification et font la même chose, c'est-à-dire qu'ils accomplissent le même acte, sauf que le performatif explicite le fait mieux que son performatif implicite.

Récapitulons. La thèse de la performativité, en prenant le contre-pied des approches positivistes de la proposition, a conduit Austin à proposer une conception pragmatique du langage, que les philosophes du positivisme logique n'avaient pas perçu, vu qu'ils étaient attachés à l'idée que le langage ordinaire est infect et inapte à décrire les réalités scientifiques. Contrairement à eux, en nous faisant découvrir les énoncés performatifs qui montrent que dire, c'est faire ; c'est-à-dire accomplir des actes de discours (illocutionnaires), Austin nous fait comprendre que le langage ordinaire est « « normalement » et « ordinairement » pure et ce sont certains usages [du langage] qui constituent l'impureté et le parasitaire. » (Anne Tomiche, 2001, p. 237).

1.2. De l'infélicité du performatif ou les maladies parasitaires du langage

Dans l'optique de donner une légitimité théorique aux énoncés performatifs, Austin finit par se rendre compte qu'une dichotomie entre les performatifs et les constatifs ne peut être strictement maintenue ; puisque les éléments accompagnateurs du performatif donne lieu à

des affirmations qui dans le cas de la réussite de l'acte performé, doivent être vraies (J. Austin, 1970, p. 73). D'ailleurs, il y a des affirmations qui peuvent être évaluées à partir de critères de l'énonciation performative. Pour mieux cerner ce qu'Austin veut nous faire comprendre, comparons les énoncés suivants :

(1) « Je m'excuse »

(2) Tous les enfants de Jean sont chauves, mais Jean n'a pas d'enfants

- L'énoncé (1) est un performatif qui (décrivant un certain type d'action) tombe sous le coup des catégories d'estimation vrai ou faux. La réussite de l'énonciation performative « Je m'excuse » implique l'énonciation constative il est vrai que « Je m'excuse ». Il fonctionne sur le modèle représentatif (il faudrait qu'on me voit en train de m'excuser) pour déterminer les conditions de sa réussite vraies ou fausses.

- L'énoncé (2) en revanche est une affirmation (ou un constatif). En admettant dans la première partie que « Tous les enfants de Jean sont chauves » cela doit présupposer dans la deuxième partie que « Jean a des enfants ». Par contre, pour ce qui est de présupposer que « Jean n'a pas d'enfants », nous pouvons dire que l'affirmation est « fautive étant donné qu'elle est dépourvue de référence. » (J. Austin, 1970, p. 77). À ce propos, Austin nous fait remarquer : « Une affirmation qui renvoie à quelque chose d'inexistant n'est-elle pas fautive ? » (J. Austin, 1970, p. 53). Ici, l'affirmation ne peut pas être prise comme une énonciation constative, plutôt elle renvoie à un « acte de discours » (J. Austin, 1970, p. 54) qui est « nul et non avenue. » (J. Austin, 1970, p. 77).

Ce constat étant fait, pour Austin, on doit s'en rendre compte qu'il n'y a pas de différence notable entre les énonciations performatives et constatatives. Il apparaît que certains énoncés constatifs tombent sous le coup des critères performatifs et, d'autres énoncés performatifs, dans certains cas, peuvent dégager des estimations constatatives.

Toutefois, pour maintenir la spécificité de ces énoncés performatifs, Austin tente d'analyser ce en quoi ces énoncés, en échappant à la problématique du vrai et du faux, peuvent être pensés comme réussis ou « non pas [faux], en vérité, mais [malheureux]. » (J. Austin, 1970, p. 48). Autrement dit, Austin est conduit à analyser « la doctrine des Échecs [Infelicities] » (J. Austin, 1970, p. 48, voir aussi pp.52-74) du performatif. D'ailleurs, c'est par cette doctrine qu'Austin découvre les infélicités qui affecteraient aussi bien les performatifs que les constatifs, en autres, qui affecteraient le langage dans son ensemble. Mais comment se présentent-ils dans

le langage ? Il s'agit, pour Austin, des cas particuliers dans lesquels, les énonciations performatives (ou constatatives) sont « formulées par un acteur sur la scène, ou introduite dans un poème, ou émise dans un soliloque. » (J. Austin, 1970, p. 55). Sous peu, avec Austin, énoncer de tels propos, qui renvoient à des échecs performatifs, c'est qualifier l'énonciation d'infecte ou de « parasitaire » (J. Austin, 1970, p. 55). Ce terme employé par Austin, dans le sens biologique ou végétal, montre que ces énoncés sont « malades ». Autrement dit, les énonciations, menées dans de telles circonstances, sous-tend une existence « parasitaire ». Ce qui atteste que ces énoncés partagent un bon nombre de caractéristiques avec les parasites biologiques (animaux et végétaux). Dans ce cas, ils ne sont pas des extensions du langage, mais des greffes au langage, un peu comme des parasites qui ne peuvent pas exister qu'en se nourrissant d'un hôte. Alors, en bon parasite qui est la solde de son hôte, ils affaiblissent le langage. En des termes Austinien, ils « l'étiolent » (J. Austin, 1970, p. 55). Cette métaphore du « parasitisme » austinien s'inscrit donc dans un paradigme organisationnel. Il est hérité de la biologie animale et/ou végétale du XIX^e siècle qui tend à naturaliser le langage.

Cependant, à quoi renvoie la maladie parasitaire dans le langage chez Austin ? À cette question, nous répondrons que, pour Austin, cette maladie parasitaire renvoie à l'énonciation performative (et a priori toute autre énonciation) qui est citée (« formulées par un acteur sur la scène, ou introduite dans un poème, ou émise dans un soliloque. ») et plus loin de nouveau la possibilité de « l'étiollement du langage » se produit lorsque « nous pronon[çons] absolument n'importe quel énoncé – en jouant une pièce de théâtre, (...) ou faisant une blague, ou en écrivant un poème » (J. Austin, 2011, p.245) ou une citation ou une lecture publique. Alors, à en croire Austin, « la citation, ou plutôt la possibilité de l'énoncé d'être cité, est le parasite. » (A. Tomiche, 2001, p. 239). Dans de tels contextes, pour Austin, le langage, comme un corps, est envahi par des parasites citationnels, issus de la littérarité « poétique » ou « théâtrale », qui l'affaiblissent perpétuellement. Car quoique stylistique, pour Austin, ces usages figurés du langage sont assimilables à la plaisanterie, à ce qui est « non-sérieux » et « non-sincère ». Par exemple, lorsque le poète dit : « Va et saisit une étoile filante » (...), il ne prononce pas sérieusement un ordre. » ((J. Austin, 2011, p.246). Étant sujet à de grandes rêveries, il ne fait que dit des propos qui relèvent de la chimère linguistique, c'est-à-dire qu'il utilise les mots du langage pour s'exprimer, mais qui renvoie à l'« anormal » et à « une énonciation performative (...) creuse ou vide » (J. Austin, 1970, p.55).

« Il est clair qu'en de telles circonstances, le langage n'est pas employé sérieusement, et ce de manière particulière, mais qu'il s'agit d'un usage parasitaire par rapport à l'usage normal ». (J. Austin, 1970, 55). Il fait signe au personnage antique du parasite qui procède par « imitation bouffonne » (J. Austin, 1970, p. 56), flatteuse et dramaturgique. C'est pourquoi, Austin, nous invite à les « [exclure] (...) de notre étude. Nos énonciation performatives heureuses ou non, doivent être entendues comme prononcées dans des circonstances ordinaires » (J. Austin, 1970, 55) en tenant compte des conditions de félicité qui répertorient « quelques-unes des conditions nécessaires au fonctionnement « heureux » et sans heurt [des] performatifs » (J. Austin, 1970, p. 49). Toutefois, les suggestions finales d'Austin, sur la métaphoricité du parasite dans « l'usage normal du langage », sont offertes comme ayant besoin de plus de travail. Searle on peut le dire a tenté un tel travail. Et c'est cela que nous allons examiner sous peu.

2. LA NATURE DU LANGAGE PARASITAIRE CHEZ SEARLE : L'ACTE PARASITAIRE ET LA SUSPENSION DE L'INTENTION DE TROMPER

2.1. La théorie searlienne du discours fictionnel et le langage parasitaire

Searle emboîte le même pas qu'Austin en parlant des actes parasites de langage. Tout comme Austin, il effectue une distinction fondamentale entre les formes normales et ordinaires du langage et celles qui sont parasites. On peut le lire dans son œuvre *Les actes de langage* de 1972 en ces termes : « Il est nécessaire de faire une distinction entre la conversation normale se rapportant à la réalité, et les formes de discours parasite telles que le discours de roman, de théâtre, etc. » (J. Searle, 1972, p. 122). Toutefois, à la différence d'Austin, il semble ne pas avoir une appréhension péjorative du parasitisme du langage. Qui plus est, il a une théorie de parasitisme qui est mieux développée que celle d'Austin, en particulier dans ses théories du discours de la fiction et de la métaphore.

À cet effet, c'est dans son article intitulé « Le statut logique du discours de la fiction » (1975), que Searle tente de résoudre les difficultés que pose le discours fictionnel dans sa théorie de la signification exposée dans *Les actes de langage*. D'entrée de jeu, il formule la problématique de sa recherche comme suit : « Comment peut-il se faire que les mots et autres éléments d'un récit de fiction aient leur sens habituel lors même que les règles qui gouvernent ces mots et ces autres éléments et en déterminent le sens ne sont pas observées ? » (J. Searle, 1982, p. 101). Autrement dit, comment se fait-il que les énoncés d'un discours fictif n'arrivent pas à remplir convenablement leur fonction ordinaire alors qu'ils continuent de garder leur

signification ordinaire ? Cependant, afin de bien circonscrire son objet d'étude, Searle (1982, p. 107) estime « intenable » d'admettre que les auteurs dans la littérature fictif disposent d'une classe d'actes illocutoires comme écrit des histoires, des romans, des poèmes, des pièces de théâtre, etc. Si tel est le cas, pense-t-il, il sera extrêmement difficile pour le locuteur (c'est-à-dire l'auteur ou le lecteur ou l'acteur sur scène) de « comprendre une œuvre de fiction sans apprendre un nouvel ensemble de sens correspondant à la totalité des mots et des autres éléments contenus dans l'œuvre de fiction. » (J. Searle, 1982, p. 107). Bien au contraire, l'objectif principal est de montrer que « les énonciations de la fiction sont « non sérieuses » » (J. Searle, 1982, p. 103) et en bons parasites, elles dépendent de la classe d'actes illocutoires courants du langage ordinaire tels que poser des questions, demander, promettre, décrire, etc.

Alors, d'entrée de jeu, en comparant deux passages journalistiques, l'un extrait du *New York Time* qui est un discours sérieux, et l'autre tiré du roman *Le rouge et le vert* d'Iris Murdoch qui est un discours fictif, Searle (1982, p. 105) a montré que les énoncés constitutifs de ces deux passages sont des actes de discours assertifs. Mais ce qui les différencie, c'est que les « règles sémantiques et pragmatiques » (essentiels, préparatoires, sur le contenu propositionnel et de sincérité) (J. Searle, 1982, p. 105) qui régissent normalement les énoncés de type déclaratif, n'entrent pas en application sur les énoncés dans *Le rouge et vert*. Les énoncés fictionnels de ce roman ne répondent à aucune des conditions de l'assertion authentique d'acte de langage : elles sont suspendues à dessein (Searle, 1982, p. 110). À cet effet, pour expliquer comment la suspension à dessein des conditions de félicité, dans les actes de discours fictifs, ne se traduit pas par une perte de signification des énoncés utilisés, Searle (1982, p. 108) introduit le verbe « feindre » dans son exposé. Pense-t-il, l'auteur de fiction fait semblant de faire une assertion, il imite l'action d'asserter ou encore il accomplit un pseudo-acte illocutoire. En d'autres termes, « L'auteur d'une œuvre de fiction feint d'accomplir une série d'actes illocutoires, normalement de type assertif. » (J. Searle, 1982, p. 108). Cependant, selon Searle, le discours fictionnel ne doit pas être qualifié de mensonger.

D'ailleurs, le critère qui permet de distinguer le discours fictionnel et le discours mensonger, pour Searle, réside dans l'intention illocutoire de celui qui les énonce. De ce pas, il va introduire « un ensemble de conventions » (J. Searle, 1982, p. 111) pragmatique grâce auxquelles on parvient à départager le mensonge, qui est un acte de feintise accompli dans l'intention manifeste « de tromper » son allocutaire, et la fiction, qui est aussi un acte de feintise, mais « sans aucune intention de tromper » (J. Searle, 1982, p. 108). La fiction a cette

particularité d'être produite à partir d'un ensemble de « conventions horizontales » (J. Searle, 1982, p. 110) dont le dessein est de suspendre l'application des « règles verticales » (J. Searle, 1982, p. 110) qui assurent la liaison entre les actes illocutoires et le monde, telles qu'elles s'appliquent dans le discours mensonger, lequel implique la transgression des règles qui sous-tendent l'usage sérieux et normal du langage. Nous pouvons lire Searle à ce sujet :

Wittgenstein avait tort, à mon avis, quand il disait que mentir est un jeu de langage qui doit être appris comme n'importe quel autre. C'est une erreur, à mon avis, parce que mentir consiste à violer l'une des règles régulatrices touchant l'accomplissement des actes de langage ; or, dès qu'une règle est régulatrice, elle contient en elle la notion de violation. Puisque la règle définit ce qui constitue une violation, il n'est pas nécessaire d'apprendre d'abord à suivre la règle puis d'apprendre, comme un exercice distinct, à la transgresser. Mais la fiction est beaucoup sophistiquée que le mensonge. (J. Searle, 1982, pp. 110-111).

Les « conventions horizontales » exhumées par Searle contribuent, de manière générale, à la compréhension du langage, et de manière particulière, à la compréhension du discours fictionnel. Elles ont cette particularité d'extirper les énonciations fictionnelles des contingences, c'est-à-dire des énonciations produites dans des circonstances ordinaires. De plus, elles permettent de souscrire à l'idée que « la possibilité de réaliser des pseudo-actes illocutoires dépend de l'existence des véritables actes illocutoires. » (D. Dideren, 2006, p. 106). Ce qui permet aux individus de s'adonner intentionnellement aux activités linguistiques de fabulation sans avoir à s'inquiéter aux conséquences pragmatiques liées au fait que les énoncés utilisés ne renvoient à aucun événement de la réalité. À cet effet, nous voyons que Searle récuse l'idée d'assigner le sérieux à la réussite et le non-sérieux à l'échec, contrairement à Austin (1970) qui avait enfermé les formes « étiolées » ou « parasitaires » du langage ou de la fiction dans l'une de ses classes d'actes malheureux. Néanmoins, en se référant à la métaphore des « jeux de langage » développée par Wittgenstein dans les *Investigations philosophiques* (1921), Searle considère le discours sérieux, constitué d'actes illocutoires, et le discours fictionnel, constitué de pseudo-actes illocutoires qui sont feintes, comme deux jeux de langage ayant chacun ses propres règles. Cependant, une hiérarchie est établie entre ces deux jeux de langage et la prépotence est accordée au premier. Là-dessus lisons Searle (1982, p. 110) :

Pour reprendre les termes de Wittgenstein, raconter des histoires est vraisemblablement un jeu de langage distinct. Pour le jouer, il faut un ensemble distinct de conventions, quoique

ces conventions ne soient pas des règles du sens ; et ce jeu de langage n'est pas sur le même pied que les jeux de langage illocutoires, mais il les parasite.

En clair, le discours fictionnel, par son caractère feintise, ne se développe pas dans le même paradigme que le discours sérieux. Il est sous tendu par un ensemble de « convention horizontale » qui sont sollicitées au moment où les locuteurs, « sans aucune intention de tromper », produisent d'authentiques actes d'énonciations. Bref, le discours fictionnel (non-sérieux), par son caractère feintise, n'est pas logé à la même enseigne que le discours sérieux et normal qu'il parasite, d'où sa clarté.

2.2. Les illocutions hybrides dans le discours fictionnel

Si l'on jette maintenant, avec Searle (1982, pp. 117-118), un coup d'œil en direction de deux textes de fiction *Anna Karénine* de Tolstoï et *Ada* de Nabokov, contenant des énoncés non fictifs, nous constatons qu'ils sont généralement composés d'une série d'énoncés déclaratifs qui en vertu de leur signification servent à faire des assertions (ou des affirmations). Prenons, avec Searle, les exemples suivants :

- (1) Les familles heureuses sont toutes heureuses de la même manière, mais les familles malheureuses sont malheureuses d'une manière distincte, originale. (Tolstoï, *Anna Karénine*).
- (2) Toutes les familles heureuses sont plus ou moins dissemblables ; mais toutes les familles malheureuses se ressemblent plus ou moins. (Nabokov, *Ada*).

Il ne fait aucun doute que ces deux citations sont parfaitement intelligibles. S'il en est ainsi, c'est sans doute parce que Tolstoï et Nabokov ont respectivement produit et compris les occurrences textuelles en vertu de leur compétence linguistique. Toutefois, à y regarder de près, la citation de Tolstoï en (1) qui est « une énonciation sérieuse » (J. Searle, 1982, p. 118) est contrastée avec la citation de Nabokov en (2). Searle remarque, à cet effet, que Nabokov « contredit directement Tolstoï (et se moque de lui) ». Il continue en disant que « L'une et l'autre sont de véritables assertions, quoique celle de Nabokov résulte d'une déformation satirique de la citation de Tolstoï. » (J. Searle, 1982, p. 118). Dans ce sens, Nabokov énonçait une maxime philosophique, tout comme Tolstoï, mais à la différence de Tolstoï, il exprime à la fois une assertion littérale et une plaisanterie. Bien sûr, une assertion qu'elle soit directe ou indirecte est une énonciation littérale sérieuse, tandis que la plaisanterie est une énonciation non-sérieuse. Nous avons là une illocution hybride. Un acte d'énonciation qui exprime à la fois une illocution littérale et une énonciation parasitaire.

Toutefois, l'énonciation de Nabokov paraît doublement parasitaire, puisqu'elle contient une assertion littérale indirecte (ou un acte de langage indirect) et une plaisanterie. Ce qui sous-tend que l'intention de Nabokov en énonçant sa citation est complexe. Il faudrait donc en général deux actes énonciatifs pour la comprendre : primo, un acte de langage indirect qui fait référence de ce que Nabokov pourrait vouloir dire en l'énonçant, d'une manière qui s'éloigne de ce que l'énoncé signifie en fait de manière littérale ; secundo, une énonciation qui exprime satiriquement ce que Nabokov veut dire quand il énonce cette précepte. En d'autres termes, pour comprendre l'énoncé (2) de Nabokov, on doit être à mesure de comprendre l'acte de langage indirect qui est celui qui se trouve sous-entendu par l'énoncé et l'acte parasitaire qui est celui qui s'identifie par la « déformation satirique de la citation de Tolstoï » (J. Searle, 1982, p. 118).

Remarquablement, Nabokov souhaitait que les lecteurs qui seraient familiarisés au roman de Tolstoï se rendent compte à la fois, comme Searle l'exprime, qu'il désapprouvait Tolstoï et se moquait de lui. En sus, tout comme Tolstoï, il exprimait une maxime philosophique. Dans des termes searliens, l'énonciation de Nabokov a une signification assertive littérale. Mais lue dans le contexte du roman de Tolstoï, comme Nabokov le souhaite, elle a une double signification énonciative : d'un côté littéraire et sérieux et de l'autre côté parasitaire et non-sérieuse. Toutefois, cette partie parasitaire et non-sérieuse n'est pas feinte comme les énoncés fictifs que nous retrouvons dans le roman *Le rouge et le vert* d'Iris Murdoch. Pour ce faire, pour comprendre cette partie parasitaire de l'énoncé (2) de Nabokov, nous n'avons pas besoin de suspendre à dessein les règles linguistiques pour déterminer sa signification. Bien au contraire, elle obtient une valeur illocutoire à partir de l'acte de langage indirect, qui la sous-tend, lequel fonctionne grâce à l'institutionnalisation et la conventionalité de notre langage qui autorise à tout locuteur d'utiliser, comme il le souhaite, non sérieusement l'ensemble des éléments linguistiques constituant une langue naturelle pour créer des énoncés par déclarations.

Somme toute, tout comme Austin, pour Searle, le langage parasitaire, fictif et non-sérieux s'oppose au langage ordinaire, normal et sérieux. Mais cette manière de percevoir l'usage parasitaire du langage n'est pas admise par Jacques Derrida. Ce dernier, écrit Delphine Diderren (2006, p. 106) :

Conteste évidemment la démarche de Searle qui analyse le discours fictionnel par opposition au discours sérieux, lequel serait déterminable à partir de lui-même. En

définissant le discours fictionnel, parasitaire, comme une rupture des règles verticales, cette démarche ne rend pas compte de la possibilité d'un tel discours, elle le dérive à partir de la simplicité du cas standard.

Comme nous pouvons le lire, pour Derrida, à l'encontre de Searle et même d'Austin, le discours parasitaire est la condition nécessaire du fonctionnement du langage ordinaire. Mais comme s'y prend-il pour défendre cette position ?

3. LA CRITIQUE ET LA REMISE EN QUESTION D'UN LANGAGE PUR

3.1. L'itérabilité et parasitisme chez Derrida : la déconstruction derridienne du « parasite » comme condition fondamentale du langage

Comme nous avons pu le voir dans la première partie de notre étude, le langage parasitaire apparaît, chez Austin, comme une fragilisation du langage ordinaire dans son approche performative. Mais cette menace Jacques Derrida cherche à l'enrayer dans sa critique virulente de la théorie du performatif d'Austin. De même, sa critique d'Austin peut, dans cet égard, être étendue à la théorie de Searle. À cet effet, Derrida dira dans son article "Signature événement contexte" (1970) :

Qu'en est-il du *parasitage* ? (...) la généralité du risque admise par Austin *entoure-t-elle* le langage comme une sorte de *fossé*, de lieu de perdition externe dans lequel la locution pourrait toujours ne pas sortir, qu'elle pourrait éviter en restant chez soi, en soi, à l'abri de son essence ou de son *telos* ? Ou bien ce risque est-il au contraire sa condition de possibilité interne et positive ? Ce dehors son dedans ? La forme même et la loi de son surgissement ? (J. Derrida, 1972, p. 387).

Par ces propos, nous devons comprendre que, pour Derrida, Austin a mal compris le statut du langage parasitaire dans sa théorie du performatif. Pense-t-il, la notion de pureté énonciative du performatif (ou de l'acte de langage) entraînant l'exclusion des formes parasites du langage, chez Austin, se doit d'être relativisée par la généralité d'un parasitisme compris comme « loi » ou possibilité de tout énonciation et, partant, de tout énonciation performative. Mais pourquoi Derrida considère-t-il cette généralité du parasitisme comme condition de possibilité de tous actes performatifs, voire de la composition de la structure du langage et « à poser la structure graphématique générale de toute « communication » » (J. Derrida, 1972, p. 387) ? En effet, en tenant compte des conditions de félicité d'Austin, Derrida considère que la réussite des performatifs (ou des actes de langage) dépend en réalité d'une condition plus indispensable, à

savoir leur « citationnalité ». Pour apporter plus d'éclaircie, Derrida attire notre attention sur la première condition de félicité (A.1) des actes performatifs d'Austin qui stipule qu'« il doit exister une procédure, reconnue par convention, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé et certains mots par de certaines personnes dans de certaines circonstances. » (J. Austin, 1970, p. 49).

Ainsi, par la règle A.1, Austin nous fait comprendre qu'en situation dialogique, les interlocuteurs se doivent d'employer des énoncés performatifs dont les sens sont conventionnellement reconnus. C'est une conventionalité validée et socialement admise par une communauté donnée qui détermine le sens des actes performés, c'est-à-dire les effets conventionnels qui suivent leur énonciation. En ce sens, nous comprenons que ce n'est pas l'individu qui définit la signification et les conditions qui permettent de circonscrire l'accomplissement de l'acte. Nul ne peut définir individuellement ce que « marier » signifie et ne peut pas affirmer être marié avec succès indépendamment des conventions qui régissent cet acte. Il apparaît clairement que le conventionnaliste dont parle Austin ne relève pas de principes (logiques ou moraux), mais à la signification des mots et des énonciations performatives admise par une communauté qui partage un langage.

Au demeurant, dans notre partage conventionnel du langage, par exemple, il arrive que lors d'un mariage à la mairie de la commune X, après avoir échangé leurs bagues de mariage, le maire A dit au couple (1) : « Je vous déclare mariés ! »

Et dans une autre mairie d'une commune Y, après les échangé des bagues, le maire B déclare à un autre couple (2) : « Je vous déclare mariés ! »

Comme tel, dans une certaine mesure, il est incontestable que ces énonciations performatives sont pareilles. Elles sont pareilles du fait qu'elles ont la même structure syntaxique et par convention elles ont la même signification. Alors, l'acte de répéter une même signification est l'acte de reproduire un autre énoncé performatif de même signification. Le second énoncé performatif est à la fois différent de, et similaire au, premier énoncé : il est différent dans la mesure où il se trouve dans un lieu différent, et il y est identique du fait qu'il est le même comme signification. Donc n'importe quel énoncé performatif est déterminé par son "identité" par d'autres énoncés répété et différent. Ceci est ce qu'entend Derrida quand il dit :

Un énoncé performatif pourrait-il réussir si sa formulation ne répétait pas un énoncé « codé » ou itérable, autrement dit si la formule que je prononce pour ouvrir une séance, lancer

un bateau ou un mariage n'était pas identifiable comme conforme à un modèle itérable, si donc elle n'était pas identifiable en quelque sorte comme citation ? (J. Derrida, 1972, p. 388).

Derrida est en train de nous faire savoir que pour être accompli avec succès, l'énoncé performatif doit répéter une forme conventionnelle, il doit, à cet effet, fonctionner d'une certaine façon comme une citation. Mais cette forme conventionnelle, pour Derrida, ne doit pas être perçue comme une idéalité préalable qui va gouverner une répétition à l'infini : « C'est que cette unité de la forme signifiante ne se constitue que par son itérabilité, par sa possibilité d'être répétée en l'absence non seulement de son « référent », ce qui va de soi, mais en l'absence d'un signifié déterminé ou de l'intention de signification actuelle, comme de toute intention de communication présente. » (J. Derrida, 1972, p. 378). Visiblement, comme on peut le lire, si l'identité de cette forme conventionnelle résulte de l'itérabilité, il nous incombe de ne plus suggérer une idéalité semblable à elle-même qui serait la forme préalable de toute répétition.

Charles Ramond (2015, p. 41) ajoute, en commentant Derrida :

[Austin] aboutissant [...] à l'idée peut satisfaisante d'une « performativité généralisée » qu'on pouvait mettre en évidence en plaçant entre guillemets les énoncés descriptifs, c'est-à-dire en les « citant » : par exemple *l'action* présente dans la déclaration « je vois un chat » apparaît si je lui substitue « je dis que 'je vois un chat' ». La performativité généralisée reposait ainsi (entre autres arguments) sur une *citationnalité* généralisée, c'est-à-dire sur la constatation que toute assertion pouvait légitimement être considérée comme une auto-citation.

Dans cette confrontation avec Austin et même Searle, Derrida nous fait comprendre que la citationnalité, englobant la littéralité (une citation dans une pièce de théâtre, dans un poème, dans un roman, ...), le non sérieux, et la métaphore du parasite chez Austin, permet d'aborder « l'itérabilité » comme composante langagière structurelle ainsi que condition de possibilité de toute énonciation performative (ou de tout acte de langage). Autrement dit, la possibilité d'infélicité constitue la structure du performatif (ou de l'acte de langage). Ceci suggère que l'acte performé (ou l'acte de langage), pour Derrida, a été accompli parce qu'il a été parasité. Dans ce cas, en tant que structure du langage, cette itérabilité ou cette citation, anormale et parasitaire chez Austin, pour Derrida, vient montrer que la distinction constatif/performatif, tout comme la distinction normal/parasitaire, est impure, et cela est dû essentiellement à cause de la citationnalité. De ce fait le parasite est-il imprégné dans le langage ou bien alors le parasite est-il le langage ?

3.2. La fragilité de la frontière entre le langage « sérieux » et « non-sérieux » : de la déconstruction de la pureté du langage

Avec Wittgenstein, nous allons esquisser l'hypothèse que le parasite est dans le langage. En effet, nous devons nous rappeler qu'en s'éloignant de sa première conception dogmatique du langage formulée dans le *Tractatus*, Wittgenstein s'est évertué, dans sa seconde philosophie, à rendre compte d'une conception pluraliste du langage. Le langage, nous explique-t-il, est un ensemble hétérogènes de pratiques n'ayant comme élément commun, à l'instar des différents jeux, qu'un « air de famille ». Il n'y a guère « d'essence » qui sous-tend nos diverses pratiques linguistiques, comme il n'y a pas « d'essence » qui caractérise nos divers jeux (L. Wittgenstein, §66-§67, pp. 147-148). Car, qu'est-ce qu'il y a de commun entre les dames et les échecs ? Quelle essence commune peut partager les jeux de carte et les jeux de balle ? Ces jeux n'ont en commun qu'un « air de famille » (L. Wittgenstein, 1961, §67, p.148). C'est pour cette raison que Wittgenstein parle de multiples et de divers « jeux de langage » irréductibles, qu'ils soient normaux et sérieux ou anormaux et non sérieux.

La pointe d'investigation des « jeux de langage » réside dans le fait de « combattre la conception de la nécessité d'une structure formelle du langage » (L. Wittgenstein, 1965, p. 29) et pour rendre compte du caractère pluriel du langage. À ce prix, le contexte dans lequel s'inscrit Wittgenstein est de se démarquer de toutes conceptions pures du langage, construites par la tradition logiciste, qui veulent rendre compte d'un langage en soi et pour soi débarrassé de tous parasites. Alors, pour renforcer sa pensée, voici une liste non-exhaustive de jeux de langage entrelacés entre eux que Wittgenstein rédige au paragraphe 23 des *Investigations* :

Représentez-vous la multiplicité des jeux de langage au moyen des exemples suivants : Commander, et agir d'après des commandements. Décrire un objet d'après son aspect, ou d'après des mesures prises. Reconstituer un objet d'après une description (dessin). Rappporter un événement. Faire des conjectures au sujet d'un événement. Former une hypothèse et l'examiner. Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes. Inventer une histoire ; et lire. Jouer du théâtre. Chanter des rondes. Deviner des énigmes. Faire un mot d'esprit ; raconter. Résoudre un problème d'arithmétique pratique. Traduire d'une langue dans une autre. Solliciter, remercier, maudire, saluer, prier.

Dans cette liste, nous voyons que les jeux de langage ne sont pas seulement des jeux de langage sérieux et normaux, mais il y a aussi des jeux de langage non-sérieux, fictifs, anormaux ou parasitaires (inventer une histoire, jouer du théâtre,...). En observant attentivement ces divers

langages parasites, nous nous apercevons que ceux-ci, à l'intérieur du langage commun, ne sont pas seulement de simples faits expressifs, mais aussi des actions, c'est-à-dire jouer à un jeu de langage non-sérieux s'est aussi faire quelque chose comme dans la théorie des actes de langage d'un Austin (1970) ou d'un Searle (1972). Ce qui montre que le langage parasite comme action est d'un grand intérêt : elle nous empêche de ne pas enfermer tout le langage dans un simple jeu de langage sérieux. Bien souvent, le langage apparaît autre que celle de la raison logos. Autrement dit, par son caractère « [parasitaire, le langage] est (...) révélateur d'une dimension qui ne réduit pas au discursif et au rationnel » (A. Tomiche 2001, p. 232). Il est le lieu d'accueil et d'hospitalité aux non-sérieux et non-sincères (A. Tomiche 2004).

Toutefois, dans une interaction langagière, lorsque nous passons d'un jeu de langage sérieux et normal à un langage parasite, il nous faut être conscient que nous avons franchi une limite : si l'on joue aux dames en changeant les règles qui la sous-tendent, on finit par s'en apercevoir, nous sommes dans un autre jeu. Il existe une variété de jeux de langage possédant chacun leur propre modalité de limite, de frontière. Nous partons en effet du principe qu'il n'existe pas une réalité linguistique homogène en soi, que le sentiment d'unité qui lui est associé est en fait le résultat d'une synthèse de jeux de langage hétérogènes ainsi que délimités par des contextes particuliers et irréductibles. C'est pourquoi, dans sa seconde philosophie, Wittgenstein construit le « concept de jeu de langage » qui n'a pas une telle frontière nette. Pour nous faire comprendre ce qu'il en est, Wittgenstein s'intéresse au « concept de jeu » (L. Wittgenstein, 1961, §68, p. 148). Ce concept, qui nous est à la fois familier nous sert à nommer plusieurs jeux et nous leurs assignons des « parentés indirects » (L. Wittgenstein, §67, p. 148) qui nous permet de voir leurs extensions : « jeu de carte, jeu de dame, jeu d'échec, etc. » Manifestement, comme nous nous en rendons compte que ces extensions du concept "jeu" ne sont pas rigoureusement délimitées. Il n'y a pas une seule manière d'utiliser le concept de jeu : strictement enfermé dans tel cadre ou tel autre cadre, il ne l'est pas quand nous comparons différentes sortes de jeu.

Il en va de même pour des jeux de langage normaux, sérieux et les jeux de langage anormaux, non-sérieux ou parasites. Nous les réalisons au quotidien, sans que leurs extensions ne soient circonscrites par des limites nettes. Wittgenstein (1961, §68, pp. 148-149) nous le souligne au paragraphe 68 des *Investigations*:

C'est ainsi, en effet, que nous usons du mot « jeu ». Comment le concept du jeu est-il délimité ? Qu'est-ce encore un jeu, qu'est-ce qui ne l'est plus ? Pouvez-vous en indiquer les

limites ? Non. Vous pouvez en tracer quelques-unes : car aucune n'a encore été tracée. (Mais ceci ne vous a jamais gêné dans l'application du mot « jeu »).

Wittgenstein est donc passé d'un concept aux frontières nettes à un concept aux frontières confines, d'une logique de la rigueur à une logique du vague. C'est pourquoi il peut écrire : « On peut dire que le concept « jeu [de langage] » est un concept aux limites effacées, un concept flou. » (L. Wittgenstein, 1961, §71, p. 150). Et comme ce concept n'a pas de frontière rigide et qu'il est fluctuant, on ne peut que, pour l'expliquer, donner des exemples de jeux de langage normaux et anormaux (ou parasites) ayant des airs de famille. Christian Cavallé (2016, p. 19) peut nous l'affirmer en ces termes :

[Wittgenstein a construit] un concept [qui] se forme en faisant apparaître des ressemblances de famille (dans une famille et entre familles) au travers de différences (des ressemblances malgré tout) ; il coordonne une « compréhension » (ou une « intension » : un prédicat ou une relation caractéristique) et une « extension » (un ensemble de cas auxquels s'applique la « compréhension ») mais la « compréhension » n'est pas celle d'une « essence » et l'expression n'est pas ou pas toujours strictement délimitée.

Dès lors, nous réalisons que le langage ne peut pas être compris sous une définition générale ou sous une essence quelconque, il n'est possible que d'indiquer, de montrer du doigt ses frontières fluctuantes. Et d'élucider que les extensions des jeux de langage sérieux, normaux et des jeux de langage non-sérieux, anormaux ou parasites n'ont pas par eux-mêmes des frontières rigides, fermées sur elles-mêmes. Il n'y a donc pas de véritables coupures au sein des jeux de langage qu'ils soient sérieux, normaux ou non-sérieux, anormaux ou parasites. Il existe un certain nombre de *limotrophies*, c'est-à-dire de passage intensif, de glissement entre les différents jeux de langage qui nous amène à nous apercevoir, écrit Christian Cavallé (2016, p. 19), que « La pratique (...) [du langage] ne prend pas pour modèle la conceptualisation et le calcul mathématiques. »

Wittgenstein renverse de ce fait toute logique rigide pour rendre droit au vague. À l'opposé d'un Austin ou d'un Searle qui cherche à préserver la pureté du langage et à chasser les parasites, pour Wittgenstein, « le langage ordinaire est en ordre tel qu'il est, de ce fait, par conséquent, l'ordre parfait doit également se trouver dans la phrase la plus vague » ou parasite (L. Wittgenstein, 1961, § 98, p. 162). Toutefois, « un sens indéterminé ne serait à proprement parler pas un sens du tout » (L. Wittgenstein, 1961, § 99, p. 162). Il nous faut donc prendre, pour Wittgenstein, ce halo d'indétermination et d'impureté (ou de parasite) qui sont

inhérents au langage sans que cela ne gêne le moins du monde le bon fonctionnement du langage. Puis de comprendre que, dans une interaction langagière, l'autre et moi pouvons passer d'un jeu de langage sérieux et normal à un autre non-sérieux et anormal (ou parasitaire), sans que nous ne soyons toujours conscients des différents conflits caractérisés par des structures foncièrement différentes et irréductibles.

Conclusion

Dans sa « doctrine des Échec » John Austin a recours à la métaphore du parasite. Il l'utilise pour justifier l'exclusion théorique d'une littéralité fictionnelle/poétique/théâtrale ainsi que les figures de style, telles que la plaisanterie et la citation, qui produisent des ambiguïtés conceptuelle et contextuelle qui sont perçues comme une menace à la formulation d'une théorie de l'énonciation « performative » fondée sur la notion de langage ordinaire. De plus, cette exclusion se conçoit, d'une part, comme une distinction entre le normal et l'anormal, et parfois elle est censée rendre compte de deux autres distinctions à savoir la distinction entre le sérieux et le non-sérieux et celle entre le littéral et le non-littéral ou parasitaire. D'autre part, elle témoigne, que, pour Austin, le langage ordinaire, étant parfait et sérieux, ne doit pas être le lieu d'accueil et d'hospitalité au non-sérieux et au non-sincère. Cette opposition entre l'emploi de langage normal/sérieux et la fonction conceptuelle du parasite est particulièrement manifeste dans la théorie fictionnelle que propose John Searle. Pour ce dernier, les énoncés fictionnels ne sont pas sérieux du fait que, tout simplement, en les énonçant, l'auteur suspend les règles conventionnelles du langage ordinaire. Ce qui l'amène à accorder de la primauté au langage ordinaire, puisque la forme fictionnelle et parasitaire n'est que la représentation de la forme dérivée du langage ordinaire. À cet effet, nous pouvons dire qu'Austin et Searle reproduisent un geste semblable à celui qu'ils critiquaient chez les logiciens et représentationnalistes du langage qui, estimant que l'essence du langage sert à décrire la réalité, récusait tout emploi performatif du langage et le regardaient comme parasitaire.

Cependant, si la fonction métaphorique du parasite de langage se présente comme trope, chez Austin et Searle, elle apparaît dans la critique d'Austin, que propose Jacques Derrida dans « Signature événement contexte », comme ayant une portée philosophème, en ce qu'elle permet de désigner une « itérabilité » (ou une « citationnalité ») comprise comme structure langagière fondamentale, et partant, elle fait survenir le discours spéculatif lui-même. Dans ce sens, avec Derrida, nous devons comprendre que la métaphore du parasite n'est pas extérieure au langage. Elle est la structure même du langage. De même, par une interprétation que nous faisons de



Ludwig Wittgenstein, nous pouvons admettre que la réalité langagière est une mosaïque de jeux de langage normaux/sérieux et de jeux de langage parasites/non sérieux qui sont quelque fois apparentés. Ceux-ci sont reliés entre eux sans être soumis à un classement quelconque. Aucun jeu de langage, normal/sérieux ou parasite/non-sérieux, n'est inférieur ou supérieur à un autre. Ils se distinguent de par leur autonomie et leur complétude. Ce qui nous amène à déclarer que le langage ordinaire n'est pas « pur ». Car, le langage parasite fait partie intégrante du langage ordinaire. Il ne peut pas causer, comme le pensait Austin, des dommages importants chez l'hôte, c'est-à-dire le langage ordinaire. Bien au contraire, il participe à sa conservation, à son évolution, à son enrichissement et à son dynamisme.

BIBLIOGRAPHIE

AMBROISE Bruno et LAUGIER Sandra, « Introduction générale » in *Philosophie du langage : sens, usage et contexte*, Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, pp. 9-33.

AMBROISE Bruno, 2011, « J. L. Austin : la parole comme action » in *Lectures de la philosophie analytique*, Sous la direction de Sandra Laugier et de Sabine Plaud, Paris, Édition Ellipses, pp. 179-196.

AUSTIN John Langshaw, 2011, « Les énoncés performatifs » in *Philosophie du langage : sens, usage et contexte*, Texte réunis par Bruno Ambroise et Sandra Laugier, Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, pp. 236-259.

AUSTIN John Langshaw, 1970, *Quand dire, c'est faire*, Traduit de l'anglais par Gilles LANE, Paris, Éditions du Seuil, Collection « L'ordre philosophique ».

CAVAILLÉ Christian, 2016, *Les jeux de langage chez Wittgenstein*, Paris, Éditions Demopolis.

DIDDEREN Delphine, 2006, « Itérabilité et parasitisme : Essai sur de débat entre Searle et Derrida autour du langage et de l'intentionnalité » in *Bulletin d'analyse phénoménologique*, Volume II, Numéro 4, pp. 3-182.

DERRIDA Jacques, 1972, « Signature, événement, contexte » in *Marges de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Collection Critique », pp. 365-393.

LANE Gilles, 1970, « Introduction » in *Quand dire, c'est faire*, in *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 7-32.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2016, *Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement*, Paris, Armand Colin.

RAMOND Charles, 2015, *Le vocabulaire de Derrida*, Paris, Éditions Ellipses.

RÉCANATI François, 1970, « Du positivisme logique à la philosophie du langage ordinaire : naissance de la pragmatique », in *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 185-203.

RÉCANATI François, 1979, *La transparence et l'énonciation : pour introduire à la pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil.

SEARLE John Rogers, 1972, *Les actes de langage, essai de philosophie du langage*, Traduit de l'anglais par Hélène PAUCHARD, Paris, Éditions Hermann, Collection « Savoir ».

SEARLE John Rogers, 1982, *Sens et expression, études de théorie des actes de langage*, Traduction et préface de Joëlle PROUST, Paris, Les Éditions de Minuit.



TOMICHE Anne, 2001, « Langues parasites », in *Figures du parasite*, Sous la direction de Myriam Roman et Anne Tomiche, Clermont-Ferrand (France), Presses Universitaires Blaise Pascal, Collection Littératures, pp. 223-248.

TOMICHE Anne, 2004, « Hôtes et parasites dans la langue », in *Le dire de l'hospitalité*, Clermont-Ferrand (France), Textes réunis par Lise Gauvin, Pierre l'Herault et Alain Montandon, Presses Universitaires Blaise Pascal, Collection Littératures, pp. 87-99.

WITTGENSTEIN Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus*, Suivi *Investigations philosophiques*, Traduction de Pierre KLOSSOWKI, Paris, Éditions Gallimard.